

Un Instant

d'après *À la recherche du temps perdu*

de **Marcel Proust**

mise en scène **Jean Bellorini**



© Pascal Victor

Revue de presse

contact presse TNP

Djamila Badache
d.badache@tnp-villeurbanne.com
04 78 03 30 12 / 06 88 26 01 64

service de presse / press office

Nathalie Gasser
gasser.nathalie.presse@gmail.com
00 33 (0) 6 07 78 06 10

TNP - Villeurbanne

8 place Lazare-Goujon
69627 Villeurbanne cedex
tél. 04 78 03 30 00

contact production

Julia Brunet
j.brunet@tnp-villeurbanne.com
07 67 65 74 70

Presse nationale

« Un instant » suspend le cours du temps

Au Théâtre Gérard-Philipe, Jean Bellorini met en scène des fragments de « La Recherche », de Marcel Proust

THÉÂTRE

Merveilleuse sensation que l'on vit trop rarement au théâtre : à peine la représentation que signe Jean Bellorini s'achève-t-elle qu'on aimerait qu'elle recommence sur-le-champ pour repartir cheminer calmement en compagnie de Marcel Proust, dont l'écriture trace les courbes qu'arpentent les acteurs Hélène Patarot et Camille de La Guillonnière.

Étonnant couple que celui formé par ces deux comédiens. Elle est l'aînée, la grand-mère de substitution qui leste le spectacle du poids de son vécu. Son récit croise les pages de *La Recherche*. Il s'y fonde, s'y dissout peu à peu. Ce n'est pas que Proust soit cannibale, mais parlant de lui, il convoque le monde. Il est universel.

L'actrice raconte, en guise de préambule, son histoire personnelle. Anamnèse laborieuse. Avec l'âge, la mémoire défaille. Il faut l'insistance de son camarade de jeu, mi-confident mi-psychanalyste, pour que reviennent les détails du passé : l'exil loin du Vietnam natal, l'arrivée ubuesque dans la campagne berri-

chonne, et l'absence de sa mère. Hélène Patarot, qui a travaillé avec Peter Brook et Simon McBurney, capte le regard. Son visage est un paysage.

Face à elle, Camille de La Guillonnière, jeune comédien et complice de longue date de Jean Bellorini, impose la note proustienne avec une netteté remarquable. Sa voix, dont le timbre métallique est adouci par une légère fêlure, est une invitation à suivre en souplesse les dédales de la remémoration. L'acteur, concret, précis, rebondit de virgule en virgule et va de point en point sans jamais quitter la piste des mots de l'auteur. Solidement rivé à ses phrases, il ne s'égare jamais. Nous non plus.

La phrase proustienne, cet impeccable déroulé grammatical qui prend le lecteur par la main pour l'entraîner dans les méandres des souvenirs et les hypnotiques vertiges de la langue, se matérialise dans le corps des acteurs. De fond en comble, elle investit aussi la scène. L'espace est impressionnant. Entre les murs lézardés du théâtre, des chaises par dizaines s'empilent les unes sur les autres quand elles ne s'élèvent pas vers

les cintres, totems qui vivent leur vie propre. Suspendu dans les airs également, une sorte de pigeonier. C'est la chambre du narrateur, son refuge, l'ancre de sa mémoire. Enfin, devant, proche du public, une aire de jeu comme un jardin d'enfants. Deux bancs rouges y sont installés. Tout invite au vagabondage, à une déambulation dont ne se privent d'ailleurs pas les interprètes qui vont paisiblement jusque dans les coulisses, disparaissant puis réapparaissant aux yeux des spectateurs. Voir ou entendre, c'est égal et, au fond, c'est normal, nous nous trouvons en terre littéraire.

Madelines obsessionnelles

Jean Bellorini, concepteur de la scénographie, crée de l'air. La parole va au pas d'une marche déliée. Elle circule sans que rien l'entrave. Elle se propulse jusque dans nos têtes, où elle poursuit ses enjambées. Là, elle active l'imaginaire. Le charme opère. Le musicien Jérémy Perret, présence discrète, accompagne à la guitare la promenade des mots et leur cortège de sentiments. Il fait corps avec une mise en scène au cor-deau que n'effraie pourtant pas le

surplus d'émotion. Parfois le pathos menace, mais Jean Bellorini veille au grain et se tient à bonne distance. Il le frôle sans s'y abandonner, ne confond pas sensibilité et sensibilité.

Ce qu'on entend nous mène au bord des larmes. Prélévées par bouffées avisées dans des épisodes d'*A la recherche du temps perdu* (*Du côté de chez Swann*, *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, *Le Côté de Guermantes*, *Sodomie et Gomorrhe*, *Le Temps retrouvé* irriguent le spectacle), les séquences se succèdent : l'évocation de la grand-mère de Proust qui dormait tout près de la chambre, le bruit des ongles du petit garçon grattant la nuit venue sur la mince cloison, l'image de sa mère dont il espérait chaque soir le baiser, et de nouveau cette grand-mère chérie dont l'écrivain réalisa, un an après sa mort, qu'elle n'était plus et que l'oubli, enfin, pouvait faire son travail. Les chagrins du jeune Marcel, ses réminiscences ravivées, ses madeines obsessionnelles, entrent en beauté dans le théâtre.

Mais ce qui frappe surtout, au-delà de la rationalité et du sens, c'est cette conscience tragique de

l'éphémère qui taraudait le romancier et nous gagne à notre tour. On ressent physiquement l'inextricable de l'instant : son poids qui le dispute à sa friabilité. Si le théâtre est un écrin qui enserme, de sa première à sa dernière minute, un temps qui naît, s'écoule puis meurt, alors le spectacle est, de ce temps périssable, le splendide et serein enterrement. Serein, car, le lendemain, tout va recommencer au Théâtre Gérard-Philipe. On le sait et on aimerait en être.

Jean Bellorini pose avec *Un instant* un acte fort. En convoquant Proust et en donnant au temps le temps de s'énoncer, il fait effraction dans les rythmes fous de l'époque. Sa représentation est un goutte-à-goutte de présent pur, un suspens dans le quotidien. L'artiste vient de se hisser à la hauteur des grands, c'est-à-dire de ceux pour qui le théâtre est une communion de la chair et de l'esprit. ■

JOËLLE GAYOT

Un instant, au Théâtre Gérard-Philipe, à Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), jusqu'au 9 décembre.

AVANT PREMIÈRE Du côté de chez Proust



LE FIGARO

Par Armelle Héliot

Mis à jour le 22/11/2018 à 17h12 | Publié le 22/11/2018 à 16h30



Pascal Victor/ArtcomPress

LA CHRONIQUE D'ARMELLE HÉLIOT - Au Théâtre Gérard-Philippe, à Saint-Denis, Jean Bellorini met en scène *Un instant*, d'après *À la recherche du temps perdu*. Très insolite.

Marcel Proust **passionne les metteurs en scène de théâtre et les réalisateurs**, et il n'est pas de saison sans une adaptation nouvelle d'une partie de son œuvre. De Daniel Benoin à Krzysztof Warlikowski, les artistes vont du plus intime au plus spectaculaire, du plus secret au plus mondain, sans jamais épuiser les sensations que procure la lecture des livres qui composent *À la recherche du temps perdu*, ou des livres, lettres, analyses, que l'on trouve en marge de ce fleuve impétueux. On comprend la fascination qu'inspire cette œuvre dans laquelle on ne s'enfonce pas toujours facilement et sur laquelle tant a été dit. Sinon tout.

» **LIRE AUSSI - Jean Bellorini, à la recherche d'une certaine vérité**

On imagine bien que Jean Bellorini et Camille de La Guillonnière ont dû se demander ce qu'ils allaient retenir de leur cher **Marcel Proust**. Ces deux hommes de théâtre assez jeunes sont liés par des plongées dans les univers immenses de Victor Hugo (*Tempête sous un crâne*) ou de **Rabelais** (*Paroles gelées*), plongées magistrales, originales et fructueuses qui ont donné lieu à des spectacles exceptionnels, intelligents, sensibles et accessibles. On ne peut s'interdire de penser, en découvrant le merveilleux voyage auquel ils invitent le public en compagnie de la comédienne (ici également adaptatrice) Hélène Patarot, qu'ils ont dû paniquer, parfois, en se demandant ce que les spectateurs allaient comprendre de leur démarche. Ils n'oublient pas qu'ils travaillent dans un centre dramatique du «9.3». Ils ont su l'ouvrir largement. Ils savent qu'on ne leur pardonnerait pas d'être abscons.

» **LIRE AUSSI - On a retrouvé le tout premier «questionnaire de Proust»**

Lorsque l'on pénètre dans la grande salle aux sièges de bois blond et velours rouge, on est face au plateau large, la cage de scène très haute, du théâtre. Parce que l'on y distingue d'abord un amoncellement de chaises et que la lumière diffuse et mate laisse dans la pénombre l'ensemble, on pense qu'il s'agit d'une église.

La chambre de liège

Mais c'est aussi bien un espace plus neutre avec, comme accrochée en hauteur, au-dessus du vide, une cellule. Une petite boîte ouverte qui est à la fois la chambre de l'enfance et la chambre de liège où s'enfermera l'écrivain.

En allant au plus intime, au plus précis, ils vont à l'universel

Au fond, on pourrait reprendre le titre de «Tempête sous un crâne», tant on a le sentiment que ce qu'ils ont cherché, en s'entourant de grands talents, c'est à comprendre le mécanisme même de la pensée de l'écrivain. Non pas seulement pour nous faire le coup de la petite madeleine et de l'irruption d'un passé enfoui au cœur du présent. Mais on a parfois l'impression de toucher au plus secret des chemins de la pensée, de la sensibilité. En allant au plus intime, au plus précis, ils vont à l'universel. En allant au plus inattendu, ils nous font traverser Proust et conduisent chacun à ses propres expériences. Très étrange «instant»...

» **LIRE AUSSI - Quand Proust écrivait au Figaro pour obtenir un article élogieux**

Une cascade de prélèvements, dans l'ensemble de l'œuvre, tressée avec les souvenirs d'exil de la jeune Vietnamiennne Hélène, quittant l'Indochine de 1954 pour la France. Qui parle? Par ses souvenirs, elle rejoint la grand-mère du narrateur. Sur la scène, le musicien Jérémy Peret joue en direct. Il y a aussi de la musique enregistrée, des sons, des échos. Hélène Patarot est une petite fille, une prêtresse avec sa voix sourde aux fonds acidulés. À ses côtés, Camille de La Guillonnière, le narrateur. Aigu, voix précise, d'une douce sonorité, il pense à haute voix, se souvient. On vit des émotions rares. On sort de là comme d'un songe qui ne vous quitte plus.

«Un instant», au **Théâtre Gérard-Philippe, Saint-Denis (93), jusqu'au 9 décembre. À 20 heures du lundi au samedi, à 15 h 30 le dimanche. Durée: 1 h 45. Tél.: 01 48 13 70 00.**

» **Suivez toutes les infos du Figaro culture sur Facebook et Twitter.**



Par Armelle Héliot

Mis à jour le 22/11/2018 à 17h12 | Publié le 22/11/2018 à 16h30

LA CHRONIQUE D'ARMELLE HÉLIOT - Au Théâtre Gérard-Philippe, à Saint-Denis, Jean Bellorini met en scène *Un instant*, d'après *À la recherche du temps perdu*. Très insolite.

Marcel Proust **passionne les metteurs en scène de théâtre et les réalisateurs**, et il n'est pas de saison sans une adaptation nouvelle d'une partie de son œuvre. De Daniel Benoin à Krzysztof Warlikowski, les artistes vont du plus intime au plus spectaculaire, du plus secret au plus mondain, sans jamais épuiser les sensations que procure la lecture des livres qui composent *À la recherche du temps perdu*, ou des livres, lettres, analyses, que l'on trouve en marge de ce fleuve impétueux. On comprend la fascination qu'inspire cette œuvre dans laquelle on ne s'enfonce pas toujours facilement et sur laquelle tant a été dit. Sinon tout.

» **LIRE AUSSI - Jean Bellorini, à la recherche d'une certaine vérité**

On imagine bien que Jean Bellorini et Camille de La Guillonnière ont dû se demander ce qu'ils allaient retenir de leur cher **Marcel Proust**. Ces deux hommes de

théâtre assez jeunes sont liés par des plongées dans les univers immenses de Victor Hugo (*Tempête sous un crâne*) ou de Rabelais (*Paroles gelées*), plongées magistrales, originales et fructueuses qui ont donné lieu à des spectacles exceptionnels, intelligents, sensibles et accessibles. On ne peut s'interdire de penser, en découvrant le merveilleux voyage auquel ils invitent le public en compagnie de la comédienne (ici également adaptatrice) Hélène Patarot, qu'ils ont dû paniquer, parfois, en se demandant ce que les spectateurs allaient comprendre de leur démarche. Ils n'oublient pas qu'ils travaillent dans un centre dramatique du «9.3». Ils ont su l'ouvrir largement. Ils savent qu'on ne leur pardonnerait pas d'être abscons.

» **LIRE AUSSI - On a retrouvé le tout premier «questionnaire de Proust»**

Lorsque l'on pénètre dans la grande salle aux sièges de bois blond et velours rouge, on est face au plateau large, la cage de scène très haute, du théâtre. Parce que l'on y distingue d'abord un amoncellement de chaises et que la lumière diffuse et mate laisse dans la pénombre l'ensemble, on pense qu'il s'agit d'une église.

La chambre de liège

Mais c'est aussi bien un espace plus neutre avec, comme accrochée en hauteur, au-dessus du vide, une cellule. Une petite boîte ouverte qui est à la fois la chambre de l'enfance et la chambre de liège où s'enfermera l'écrivain.

En allant au plus intime, au plus précis, ils vont à l'universel

Au fond, on pourrait reprendre le titre de «Tempête sous un crâne», tant on a le sentiment que ce qu'ils ont cherché, en s'entourant de grands talents, c'est à comprendre le mécanisme même de la pensée de l'écrivain. Non pas seulement pour nous faire le coup de la petite madeleine et de l'irruption d'un passé enfoui au cœur du présent. Mais on a parfois l'impression de toucher au plus secret des chemins de la pensée, de la sensibilité. En allant au plus intime, au plus précis, ils vont à l'universel. En allant au plus inattendu, ils nous font traverser Proust et conduisent chacun à ses propres expériences. Très étrange «instant»...

» **LIRE AUSSI - Quand Proust écrivait au Figaro pour obtenir un article élogieux**

Une cascade de prélèvements, dans l'ensemble de l'œuvre, tressée avec les souvenirs d'exil de la jeune Vietnamiennne Hélène, quittant l'Indochine de 1954 pour la France. Qui parle? Par ses souvenirs, elle rejoint la grand-mère du narrateur. Sur la scène, le musicien Jérémy Peret joue en direct. Il y a aussi de la musique enregistrée, des sons, des échos. Hélène Patarot est une petite fille, une prêtresse avec sa voix sourde aux fonds acidulés. À ses côtés, Camille de La Guillonnière, le narrateur. Aigu, voix précise, d'une douce sonorité, il pense à haute voix, se souvient. On vit des émotions rares. On sort de là comme d'un songe qui ne vous quitte plus.

«Un instant», au Théâtre Gérard-Philipe, Saint-Denis (93), jusqu'au 9 décembre. À 20 heures du lundi au samedi, à 15 h 30 le dimanche. Durée: 1 h 45. Tél.: 01 48 13 70 00.
» **Suivez toutes les infos du Figaro culture sur Facebook et Twitter.**

LA CROIX

29 novembre 2018

« À la recherche du temps perdu », la mémoire retrouvée

Jean Bellorini et Camille de la Guillonnière s'emparent des sept tomes de *La Recherche du temps perdu* et des 3 000 pages qui la composent.

Avec leur spectacle *Un instant*, joué au Théâtre Gérard-Philipe à Saint-Denis (93), ils proposent une plongée dans l'univers proustien dont on ne voudrait jamais revenir.



La pièce met en lumière la relation tendre et complice qui unit le narrateur de *La Recherche* (Camille de la Guillonnière) à sa grand-mère (Hélène Patarot). / Pascal Victor/ArtComPress

Il est des moments rares au théâtre. Des instants d'exception. Où l'on se perd entre réel et imaginaire. Où la vie rêvée et la vraie vie semblent ne faire qu'une. Où s'effacent les frontières entre ce qui a été vécu et ce qui reste à vivre. Où, de ce qui est et de ce que l'on croit être, tout n'est que confusion...

C'est à de tels instants d'exception que Jean Bellorini invite le spectateur à s'abandonner, à peine a-t-il pris place dans la grande salle du Théâtre Gérard-Philipe, face au plateau encombré de chaises d'église, certaines empilées contre le mur du fond, à toucher le ciel. Côté cour, se dresse une grande échelle qui, traversant un plancher, mène à une pièce encombrée d'un lit et comme suspendue dans le vide. Au dessus, encore, est le ciel. Les étoiles peut-être. Et puis, tandis que s'élève la voix de Léo Ferré chantant *Avec le temps* d'une voix à percer l'âme, à fendre le cœur sur fond d'accordéon (Jérémy Peret), un jeune homme apparaît. Une vieille femme aussi.

Une touchante complicité

Lui, c'est Camille de la Guillonnière, complice de longue date de Bellorini, auteur et acteur, totalement investi dans les histoires et ses personnages. Elle, c'est Hélène Patarot, ancienne comparse de Peter Brook d'origine vietnamienne qui raconte, se raconte, au fil de sa propre biographie, depuis son départ du Vietnam de son enfance. Contrainte à l'exil avec sa mère, à l'âge de 3 ou 4 ans, au lendemain de Dien Bien Phu, elle a débarqué en plein hiver, quelque part dans le Berry d'une France aux couleurs de la IV^e République, minée par la tuberculose.

Entre les deux êtres, le jeune homme et la vieille dame, une touchante complicité s'instaure, simple, évidente, émouvante, tissée au fil de plusieurs mois de travail sur le texte, de répétitions, d'ajouts, de retraits... De recherche poétique.

Le fond des âmes et des êtres

Fi des mondanités, des saillies et des bons (voire méchants) mots. Peut-être parce qu'il s'y retrouve plus encore lui-même que dans ses précédents spectacles, Jean Bellorini ne cède en rien à la tentation des bons mots pour beaux esprits, aux effets de langage et de mise en scène. Ce qui est mis en lumière, c'est le fond des âmes et des êtres, qui s'enlacent pour danser, emportés par un irrésistible élan de tendresse. Évoquant quelque promenade à Guermantes ou à Combray...

Il n'y a rien à dire, rien à expliquer. Il n'y a pas à chercher là un quelconque « digest » de *À la Recherche du temps perdu*. Il y a à vivre. À partager. À se laisser porter par le verbe, lui-même porteur de tant d'humanité. Au-delà de la mort et son inhumanité. La mort ? « *Une maladie dont on revient.* »

Didier Méreuze

TÉLÉRAMA

28 novembre 2018



Marcel et Hélène, plongés dans leur passé.

UN INSTANT RÉVERIE D'APRÈS MARCEL PROUST

TT

Il est des spectacles comme des songes. Qui creusent en soi le royaume du rêve ou de la mémoire. Qui ressuscitent les temps enfouis et les font étrangement revivre... Lointainement adapté d'*A la recherche du temps perdu*, de Marcel Proust, *Un instant*, dernière création de Bellorini, est de ceux-là. Est-ce l'espace bizarre aux couleurs trépassées dans sa pénombre feutrée? Cette chambrette suspendue où déambule fiévreusement Marcel (Camille de La Guillonnère), se remémorant les heures heureuses-doulooureuses de l'enfance. Est-ce ce plateau quasi vide, ouvert aux fantômes et souvenirs de ses premières années de jeune exilée qu'évoque si doucement Hélène (Hélène Patarot); ou ces chaises de curé remisées au fond, entassées, vestiges d'un rituel disparu? Bellorini nous installe et nous désinstalle, nous conforte et nous déstabilise dans le royaume fragile du passé. Qui nous a forgés et nous constitue; et que nous réinventons, peut-être, au gré de ce présent chaotique et mouvant. Porté par deux très sensibles acteurs qui conjuguent les souvenirs de Marcel comme ceux de la fillette vietnamienne exilée en Berry, *Un instant* devient moment de recueillement. Et les costumes et accessoires imaginés par Macha Makeïeff nous entraînent dans ce bizarre royaume silencieux, mi-bazar, mi-caverne d'Ali Baba, où tout s'enrichit, s'adoucit, se régénère et se confond. Hier comme aujourd'hui. Avec grâce. — **F.P.**

| 1h50 | Mise en scène Jean Bellorini.
Jusqu'au 9 déc., Théâtre Gérard Philipe,
Saint-Denis (93); du 13 au 16 mars, Criée de
Marseille (13); du 20 au 21, Perpignan (66).

Fabienne



Pascal Victor/ArtcomPress

LES INROCKS SCENES

Quelques instants de Proust, "La Recherche" de Jean Bellorini au Théâtre Gérard-Philippe

23/11/18 16h00

ABONNE



PAR Fabienne Arvers

Une délicate opération de prélèvement où la mémoire se construit et, déjà, se déforme, se diffracte et s'invente.

Du continent littéraire que constitue *A la recherche du temps perdu* de Proust, Jean Bellorini a prélevé un motif, telle une séquence sonore soumise aux variations qu'apporte l'interprète qui la joue.

Un îlot où se condensent les souvenirs d'enfant du narrateur, joué par Camille de La Guillonnière, et ceux de l'actrice Hélène Patarot. Le leitmotiv d'*Un instant*, c'est bien sûr la mémoire, et son corollaire, l'oubli ou la déformation subie par les

souvenirs quand on veut les ranimer, les rappeler à soi et les partager.

Une mémoire qui se cabre, se réfugie dans l'oubli

Dans la pénombre du plateau, on distingue une mansarde suspendue au-dessus d'un empilement extravagant de chaises qui emplissent tout l'espace. Un amoncellement qui évoque une cathédrale abandonnée ou la trace matérielle, tangible, des instants innombrables où l'écrivain a couché sur la feuille ce qui subsiste en lui du "*calendrier des faits*" et de "*celui des émotions*".

"*Avec le temps, va, tout s'en va...*" : la voix de Léo Ferré accompagne l'ouverture du spectacle où les extraits de *La Recherche* se trament avec le récit d'Hélène Patarot, racontant son départ à 4 ans d'Indochine, sa famille d'adoption dans le Berry. Une mémoire qui se cabre, se réfugie dans l'oubli, et finalement se réanime en se frottant aux souvenirs du jeune Marcel.

En choisissant d'axer *Un instant* sur "*l'enfance, le deuil et le surgissement de la mémoire*", Jean Bellorini touche du doigt avec délicatesse aux fondations de la mémoire qui, de l'enfance, a gardé le goût du jeu, de l'imagination et de la réinvention d'un réel qui toujours nous échappe, sauf à le rattraper dans les mailles d'un récit.

Fabienne Arvers

Un instant d'après "A la recherche du temps perdu" de Marcel Proust, mise en scène Jean Bellorini, avec Camille de La Guillonnière et Hélène Patarot. Jusqu'au 9 décembre, Théâtre Gérard-Philipe, Saint-Denis ; en tournée jusqu'en avril 2019

1^{ER} ÉVÉNEMENT SCÈNE



“Proust a basculé dans quelque chose d’anormal”

Adapter Proust sur scène ? Peu s’y confrontent. Dans *Un instant*, le metteur en scène et directeur du TGP de Saint-Denis **Jean Bellorini** choisit les passages les plus intimes de *La Recherche du temps perdu*, et les incarne par deux comédiens, Hélène Patarot, et Camille de La Guillonnière. Une réussite. **PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI**

Paradoxe de *La Recherche du temps perdu* : ce texte en sept tomes nourri, on ne le sait que trop, de la vie de son auteur, ne fixe jamais la personnalité de Marcel Proust. Qui peut dire qu’il connaît Marcel à la fin du *Temps retrouvé* ? Qui peut dire qu’il a saisi ce qui mène cet homme fragile de poumons et de nerfs, à se claquemurer boulevard Haussmann et se lancer dans cette plongée submémorielle menée par ce « je » intermittent, exaltée, perpétuellement sur le fil ? L’œuvre repose entièrement sur cette impossibilité de saisir l’homme qui nous parle, lui-même se pourchassant au fil des pages. Il n’y a pas débord personnel dans ces livres, mais tentative d’aborder une existence, par ses rives réelles, fictives, émotionnelles, métaphysiques, historiques, organiques. Qui est Proust ? Personne, répondrait Ulysse. Donc tout le monde. Chaque être doté d’une mémoire et d’une sensibilité. Peut-être un peu plus ceux qui aiment ou ont aimé.

Le jour où je me rends assister au filage d’*Un instant* dans cette si belle salle du Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis, je me rends compte que de ce paradoxe proustien, Jean Bellorini a conçu un spectacle qui nous fait descendre, avec précaution et délicatesse, dans la psyché du jeune Marcel.

UN INSTANT
d’après la
Recherche du
temps perdu de
Marcel Proust.
Mise en scène
de Jean Bellorini.
Jusqu’au 9
décembre, au
Théâtre Gérard-
Philippe de Saint-
Denis.

Camille de La Guillonnière et Hélène Patarot



© PASCAL VICTOR / ARTCOM PRESS

Les avatars de Marcel

Ainsi, deux avatars de Marcel sur scène, Hélène Patarot et Camille de la Guillonnière. On ne peut imaginer corps, jeux, voix, allures, récits personnels plus étrangers l'un à l'autre. Hélène Patarot, Vietnamiennne arrivée en France dans les années cinquante, ancienne comédienne du *Mahabharata* de Peter Brook, metteur en scène à qui Bellorini voue un de ses rares cultes, est une femme solide, sans apprêt, entière dans son jeu, et dans ses variations. Au gré de sa mémoire, elle se fait burlesque ou enfantine, dénuée de mélancolie.

On ne peut s'empêcher de penser à ce que Proust écrivait de sa grand-mère, (donc de sa mère tant les deux figures maternelles n'en font qu'une dans *La Recherche*) : « simplicité dans les moyens, de sobriété et de charme ».

Face à elle, Camille de La Guillonnière, compagnon de longue date des créations de Bellorini. On se souvient de sa présence dans *Paroles gelées*, où déjà, avec Rabelais, il se confrontait à un texte ample, et riche. « C'est Proust », nous dira Bellorini après le spectacle. En effet, difficile de trouver plus proustien que ce jeune homme élégant, d'un romantisme rentré, séducteur et timide, grave et tendre, capable de brusques élans d'affection, puis de désespoirs. Cette exaltation, Camille de La Guillonnière la pousse, dans certaines scènes, au bord de l'effondrement intérieur. Bellorini l'admet volontiers : « Au début, j'avais envie d'une enquête psychiatrique menée

par Camille. Notamment autour du passage sur les paperolles, que j'ai finalement abandonné. »

Sur cette vaste scène où s'alignent des chaises de café, de bal ou d'église, qui suggèrent une vie disparue, est offert aux deux comédiens l'espace des tourments intérieurs du narrateur. Car Bellorini a choisi dans le fleuve de la *Recherche*, les passages les plus intimes, et douloureux de Marcel : ceux de l'enfant et du baiser du soir, de Combray, de la mort de la grand-mère. Ceux qui nous rapprochent au plus près de ce qui animait l'écrivain à l'instant où il écrivait le livre. Cet « instant », à multiples

« Ce lieu du doute est exactement ce que je voudrais que le théâtre soit. Je l'ai compris en travaillant sur Proust »

variations dans le livre, où le narrateur prend conscience de la puissance de ce qu'il éprouve, et de la présence de la mort, pensée qui va dominer son existence. Sur scène, ce sont les deux figures, du jeune Marcel et de la vieille dame qui tour à tour prennent en charge ce récit d'une mémoire en lutte avec sa fin. En prologue, Patarot raconte sa propre histoire d'exilée d'Indochine. Elle évoque son arrivée en pays étranger, puis

son évolution, de petite Vietnamiennne en jeune Berrichonne. Un prologue qui nous fait quitter Proust, en plaçant Hélène au centre, et son histoire personnelle. Bellorini ne l'avait pas prévu, mais cette entrée en matière s'est imposée au cours des répétitions : « Qu'est-ce qu'on imagine ensemble, quelle tonalité commune on décide d'avoir ensemble, voilà à quoi sert ce prologue. Je n'avais au départ que l'idée de l'enfance et de la grand-

mère, mais par hasard, Hélène nous a raconté son enfance, et le parallèle est apparu ».

Quelques temps plus tard, on bascule dans la *Recherche*. Camille de La Guillonnière, en endossant le si fameux passage du petit Marcel, prêt à tout, même dit-il, à se jeter par la fenêtre, pour recevoir un baiser de sa mère avant de s'endormir, choisit le parti pris de l'homme, se remémorant, fiévreux, l'enfant qu'il fut. Ce jeu de contrepoints sur la mémoire illustre le délicat principe du spectacle : les comédiens ne sont pas deux simples incarnations des personnages de *La Recherche*, mais une seule et unique voix proustienne, en deux corps et jeux distincts.

C'est l'une des très belles réussites de Jean Bellorini, ce couple qui finit par se confondre dans une langue commune, et dans ce processus de remémoration qui abolit leurs âges respectifs.

L'art de l'invisible

Ce jour de filage à Saint-Denis, lieu on ne peut moins proustien qui offre, par son décalage, toutes les possibilités de réappropriation de la *Recherche*, Jean Bellorini s'avère confiant. Après six mois de travail, ils sont parvenus à une version d'une heure trente, concentrée, tendue, jusqu'à un final en apothéose. Bellorini m'explique comment il a osé, après Warlikowski au théâtre, Raoul Ruiz, ou Chantal Akerman au cinéma, adapter Proust : « ce que j'aime chez Proust, comme dans le théâtre que je veux faire, c'est que plus les choses sont invisibles, plus on les perçoit ».

Lui qui a adapté Dostoïevski et Rabelais, affirme son goût les langues riches : « ces langues agissent par infusion, sans qu'on s'en aperçoive. Proust le dit, cette langue descend en nous. Je veux

recréer cette sensation ».

Proust lui-même définissait ce processus d'infusion dans *Du côté de chez Swann* : « Mais depuis peu de temps, je recommence à très bien percevoir, si je prête l'oreille, les sanglots que j'eus la force de contenir devant mon père et qui n'éclatèrent que quand je me retrouvai seul avec maman. En réalité, ils n'ont jamais cessé : et c'est seulement parce que la vie se tait maintenant davantage autour de moi que je les entends de nouveau, comme ces cloches de couvent qui couvrent si bien les bruits de la ville pendant le jour, qu'on les croirait arrêtées mais qui se remettent à sonner dans le silence du soir. »

L'évidence tranquille de ce « en réalité, ils n'ont jamais cessé ». L'inversion radicale qu'opère Proust : la mémoire est réelle, le reste ne l'est pas. Marcel vit à l'instant de sa mémoire. C'est sa forme de folie ? Bellorini ne récuse pas le mot : « Il y a dans son souffle, dans ses rythmes, une forme d'hystérie. J'aime l'idée qu'il a toujours écrit la nuit, couché. J'ai dirigé mes acteurs en ne perdant jamais cette idée-là. Je ne peux pas m'empêcher de penser que si ce type qui a vécu si longtemps sans rien faire, a un moment eu la nécessité de s'enfermer chez lui, en ne sortant que la nuit, c'est que Proust a basculé dans quelque chose d'anormal. Cette anormalité d'un homme qui ne sait plus trop où il en est, est incarné par Hélène. Mais à côté de cela, je voulais laisser voir la construction précise, mentale, épidermique, de la *Recherche*, que porte Camille. »

Il fallait donc créer une inquiétante ambiguïté qui monte peu à peu au cours du spectacle.

« J'ai cherché le Proust qui doute, celui qui résonne le plus fort pour moi. Il sait tout, et pourtant il est étonné de sa vie en permanence, des hasards quotidiens qui le transportent. Ce lieu du doute, est exactement ce que je voudrais que le théâtre soit. Je l'ai compris en travaillant sur ses textes. ». Le jeune metteur en scène nous quitte sur une remarque qui aurait sans doute plu à Proust, « j'avance sans rien savoir, je ne suis pas du tout un intellectuel, j'aime lire, me plonger dans un texte qui me permet de mieux comprendre les choses, c'est tout. »



TOUCHÉ. Touché on ne sait pourquoi, sur le moment. Peut-être parce qu'on n'a jamais approché Proust aussi intimement sur une scène, sans costumes d'époque, ni mondanités, ni évocation du vieux monde d'avant la Grande Guerre. Jamais, peut-être, ailleurs que dans ses livres ne nous a-t-il ainsi renvoyés en miroir à notre enfance, à nos mémoires, à nos grand-mères, à notre mort prochaine. Ces terribles peurs d'enfant, cette terreur d'être abandonné par la mère, ne serait-ce qu'une heure, de ne pas recevoir d'elle le dernier baiser avant la nuit, qui fait inventer à Marcel un stratagème inouï d'audace, qu'il se remémore avec délices, et avec cette délicatesse des sentiments qu'on lui connaît, cette ardeur à se souvenir de cette soirée-là et d'en retracer le moindre événement, tout cela ne nous renvoie-t-il pas à nos propres souvenirs ? C'est alors qu'ils rejaillissent, que tout devient madeleine, ainsi ces trois petits coups sur la cloison entre les deux chambres pour rassurer l'autre...

Un instant

(A la recherche de l'enfance perdue)

Un immense espace en demi-teinte, qu'occupent seules des chaises en bois entassées les unes sur les autres, ici et là, comme si elles faisaient cimetière. Une échelle qui donne sur une chambre minuscule, suspendue dans le vide, et elle-même vide, avec juste un mur d'un beau rouge profond, qu'éclaire une fenêtre par laquelle jaillit la lumière – comme chez Vermeer. Une fois de plus, Jean Bellorini réussit ce tour de magie : composer un décor simple et fort, qui frappe l'œil et l'enchanté. Mais tout est enchantement, ici...

A droite de la scène, discret dans sa pénombre, le guitariste Jérémy Perret glisse en douceur, parfois, quelques arpèges. Dans le cimetière de chaises, un homme et une femme se parlent. Camille de La Guillonnière ne dit que les mots de Proust, avec sa diction si particulière, un rien

précieuse, toujours précise, très belle. Hélène Patarot dit les mots de Proust, mais aussi les siens. C'est de là aussi que sourd la magie du spectacle : la recherche du temps perdu par l'un entraîne la remémoration de l'autre, et voilà qu'Hélène, actrice d'origine vietnamienne débarquée en France après Diên Biên Phu, à l'âge de 3 ou 4 ans, raconte ses propres souvenirs, son enfance dans une ferme du

Berry, et que, évoquant sa grand-mère, ses souvenirs se mêlent à ceux de Proust, et que tous les spectateurs, on est prêt à le jurer, se mettent alors à leur tour à penser à leur grand-mère et à faire remonter les souvenirs.

Et vient la scène de la mort : « *Je ressortis et regardai ma grand-mère, qui était perdue. Chaque personne est bien seule.* » On s'essuie les yeux. Bientôt tout va s'éteindre. Avec le temps, va, tout s'en va, sauf les souvenirs...

Jean-Luc Porquet

● Au Théâtre Gérard-Philipe, à Saint-Denis.

PROUST À SAINT-DENIS

CRÉATION Jean Bellorini
dévoile une pièce poétique
et intime, très réussie,
d'après « À la recherche
du temps perdu »

Un instant ★★★★★

Bien sûr, il faudrait des mois sinon des années pour bien lire ou relire *À la recherche du temps perdu*, ce roman en forme d'Everest déployé sur sept tomes avec ses phrases longues comme des sentiers de montagne. Peu importe. *Un Instant*, le bien nommé, créé par Jean Bellorini au Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis, qu'il dirige et où il a déjà adapté d'autres sommets de la littérature (Dostoïevski, Rabelais, Hugo), est un miracle en soi, une délicieuse madeleine.

À sa manière, évidemment condensée (moins de deux heures), il délivre une vision intense et immédiate du chef-d'œuvre de Marcel Proust : sa musique, son parfum, ses fantômes et ses sinuosités. Il nous glisse dans un espace-temps indicible dont le théâtre à le pouvoir, ici, de restituer la prodigieuse amplitude, le prégnant imaginaire. Sur scène, un entrelacs de vieilles chaises en bois resitue l'atmosphère surannée d'une France qu'il ne tient qu'à nous de sortir du grenier. De même, on se penche sur ce roman-fleuve, on épanche son trop-plein de mots et sa mémoire confuse, ou pas...

Audace imprévue

Dans la peau du narrateur, deux comédiens alternent vastes monologues et douces conversations, ravivent le temps perdu de Combray, Swann, Guermantes... L'un (Camille de La Guillonnière) cultive sa vague ressemblance avec l'écrivain, l'autre pas du tout: Hélène Patarot est née dans l'Indochine des années 1950. Sa présence surprend d'autant plus que,

à la langue de Proust, la formidable comédienne enlace ses souvenirs personnels, joyeux ou tristes. Enfant bringuebalée d'une Asie lointaine à la France profonde, elle fut, comme l'écrivain, une « *petite souris* » en manque de mère. Ces informations inattendues n'empêchent pas le plus clair du spectacle d'être dit dans la langue exacte de la *Recherche*. Elles en propulsent le charme indicible, la puissance évocatrice.

« *Cette approche s'est imposée lors de répétitions, lorsque Hélène nous a raconté son histoire*, explique Jean Bellorini. *Dès lors, tout s'est inversé. L'âme de Proust, sur laquelle on enquêtait, est devenue le moteur, la chambre d'écho de ses souvenirs à elle.* » Une audace imprévue qui confère sa charge de poésie vivante, universelle et atemporelle à ce spectacle délicat qui aborde notre rapport à l'enfance et à la mort. Et donc au temps qui emporte tout, avec en guise de refrain cette sentence : « *Car aux troubles de la mémoire sont liées les intermittences du cœur.* »

En ressuscitant la grand-mère, les parents et les peurs enfantines de l'écrivain, les divers extraits choisis transcendent l'art du récit et le portent vers l'évidence du jeu, de la scène. Littéralement « sensationnel », ce montage de textes nous plonge au cœur de la métaphysique proustienne. « *Ce qui m'intéresse ici, c'est d'entrer par la petite porte pour atteindre le cœur du roman, ainsi que l'autre qui se cache en nous*, précise le metteur en scène. *On délaisse l'aspect mondain pour se concentrer sur l'histoire très concrète qui innerve l'œuvre entière : celle d'un exil de soi. En jouant sur la frontière où l'on bascule de la langue de Proust à la langue de soi, j'ai cherché un passage...* » Et il l'a trouvé. ●

ALEXIS CAMPION

Jusqu'au 9 décembre au TGP
de Saint-Denis, puis en tournée. 1 h 45.

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

(<https://www.journal-laterrasse.fr>)

THÉÂTRE - CRITIQUE (../THEATRE)

Un Instant



PROUST / MES
JEAN BELLORINI

Publié le 23 novembre 2018 -
N° 271

S'inspirant d'*A la recherche du temps perdu*, Jean Bellorini crée *Un Instant* au Centre dramatique national de Saint-Denis. Entre résurgences de souvenirs et introspections existentielles, le metteur en scène nous convie à un rêve de théâtre.

A la question « *qu'est-ce que le théâtre ?* », le

metteur en scène Jean Bellorini répond qu'il s'agit pour lui de « *ce qui apparaît de manière invisible dans une certitude commune, partagée entre les acteurs et les spectateurs* ». Ce territoire à la fois intime et collectif, impalpable et, à bien des égards, énigmatique, est composé de multiples imaginaires. L'imaginaire des interprètes, bien sûr, des auteurs et des metteurs en scène, mais également celui des spectateurs qui peuvent eux aussi inventer à partir de ce qui leur est adressé depuis le plateau. C'est cette expérience sur le mystère que constitue l'entrelacement du particulier et de l'universel que nous propose de vivre le très beau spectacle actuellement présenté par le directeur du Centre dramatique national de Saint-Denis dans son théâtre. Un spectacle tout en sensibilité et en glissements poétiques, qui puise dans l'univers littéraire de Marcel Proust, mais aussi dans l'existence de la comédienne Hélène Patarot, pour arpenter les sentiers de la mémoire, de l'enfance, des rêves, du deuil et des rémanences émotionnelles...

De Combray au Vietnam

Plongée au sein d'un espace-temps déployant nébulosités et évanescences, *Un Instant* joue de silences, de lenteurs, dévoile un entrelacs de paysages mentaux nous menant du Combray de Marcel Proust au Vietnam d'Hélène Patarot. La présence pleinement concrète, étrangement magnétique de la comédienne pourrait résumer à elle seule le charme envoûtant qui plane sur cette création. Face à elle, Camille de La Guillonnière trouve lui aussi la voie d'une évidence mâtinée de délicatesse. Au sein d'une scénographie monumentale de Jean Bellorini, les deux interprètes (accompagnés du musicien Jérémy Peret) n'usent d'aucune hyperbole, se tiennent à distance de toute forme de volontarisme ou d'artifice. Ils nous font face, sobrement, disparaissent puis reviennent

devant nous, de plain-pied avec la profondeur des cheminements théâtraux dont ils tracent les contours. Ces cheminements sont parfois l'occasion de rendez-vous avec soi-même. Faisant la synthèse, pour reprendre les mots de Proust, « *de la survivance et du néant* », ils laissent par instants resurgir des éclats de notre propre passé, nos propres souvenirs, viennent alors éclairer de manière troublante notre propre intériorité.

Manuel Piolat Soleymat

A PROPOS DE L'ÉVÉNEMENT

Un Instant

du Mercredi 14 novembre 2018 au Dimanche 9 décembre 2018

Théâtre Gérard Philipe de Saint Denis
59 boulevard Jules-Guesde, 93200 Saint Denis

Du lundi au samedi à 20h, le dimanche à 15h30. Relâche les mardis. Durée de la représentation : 1h35. Tél. : 01 48 13 70 00.
www.theatregerardphilipe.com

Egalement les 14 et 15 décembre 2018 aux Théâtres de la Ville de Luxembourg, du 8 au 27 janvier 2019, au Théâtre Kléber-Méleau à Renens, du 13 au 16 mars à La Criée - Théâtre national de Marseille, les 20 et 21 mars au Théâtre de l'Archipel à Perpignan, les 26 et 27 mars au Théâtre de Caen, les 4 et 5 avril à Hérault Culture à Béziers, les 13 et 14 avril au Théâtre Louis Aragon à Tremblay-en-France.

Mots-clefs : A l'affiche (<https://www.journal-laterrasse.fr/tag/a-laffiche/>), Jean Bellorini (<https://www.journal-laterrasse.fr/tag/jean-bellorini/>), Marcel Proust (<https://www.journal-laterrasse.fr/tag/marcel-proust/>), Sélection de la semaine (<https://www.journal-laterrasse.fr/tag/selection-semaine/>)

Presse régionale

THÉÂTRE MUNICIPAL La Comédie de Colmar

Le temps de *L'Instant*



L'Instant, signée Jean Bellorini de quelques extraits d'*À la recherche du temps perdu* de Proust. Vertigineuse adaptation. Photo Dominique POIRI

C'est au théâtre municipal que la Comédie de Colmar s'installait cette semaine pour deux représentations de *L'Instant*, vertigineuse et labyrinthique adaptation signée Jean Bellorini de quelques extraits d'*À la recherche du temps perdu* de Proust.

On dit parfois que *À la recherche du temps perdu* est une cathédrale et c'est bien à l'intérieur d'une église que nous fait penser cet amoncellement de chaises vides, chichement éclairé, qui constitue l'essentiel du décor de *L'Instant*.

Le recueillement est d'ailleurs de mise dès les premiers moments, provoqué par l'arrivée à la fois spectrale et majestueuse d'Hélène Patarot (adroitement costumée par

Macha Makeïeff). L'actrice incarne une vieille dame aux souvenirs incertains, aidée dans sa recherche d'un temps égaré plutôt que perdu par un jeune homme dandy proustien non sans profondeur (Camille de La Guillonnière).

La mémoire apparaît comme un continent à défricher

Elle se remémore avec plus ou moins de difficultés son départ du Vietnam natal, son arrivée dans le Berry et la séparation d'avec sa mère. Tout comme chez Proust, ce sont certains éléments extérieurs, des odeurs, des sensations, qui amènent le cerveau à soudain lever le voile, à ranimer des images oubliées, mais aussi les sentiments liés aux événements qu'elles évoquent. Les méandres mnésiques de la

vieille dame vont croiser celles du texte de Proust et les deux acteurs nous accompagnent dans un labyrinthe formel, s'engouffrant dans un souvenir pour ressurgir dans un autre.

Le mysticisme n'est jamais très loin et la mémoire nous apparaît comme un continent à défricher, dont il faut trouver les entrées secrètes, dénicher les trésors, même au prix souvent de souffrances dues à des blessures à nouveau ouvertes.

La pièce ne captive visiblement pas quelques jeunes gens penchés sur leurs téléphones, l'un ou l'autre monologue laisse de l'espace à quelques quintes de toux, et nous rappelle que l'écriture proustienne comme la notion de temps qui passe est très différente pour chacun de nous.

Christophe SCHNEIDER

Marseille : "Un Instant", pour réveiller la mémoire

Autour de Proust, Jean Bellorini a construit à La Criée un spectacle d'émotions

"Oui, c'est un peu inconscient de se lancer dans une aventure comme celle-ci", souffle Jean Bellorini à propos de *Un Instant*, adaptation de *À la recherche du temps perdu*, œuvre en sept tomes écrite entre 1906 et 1922 par Marcel Proust, que l'on verra à La Criée à partir de mercredi et jusqu'au samedi 16 mars.

Le directeur du Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis s'est plongé dans l'enfance proustienne à travers les cent premières pages de *Du côté de chez Swann*, le premier tome, confirmant son goût pour la littérature (personne n'a oublié son compagnonnage avec Rabelais ou Dostoïevski) et traçant une ligne sur laquelle naviguent les années fondatrices de l'enfance. Sur le plateau, deux comédiens et un musicien, la guitare électrique venant battre comme une pulsation cardiaque du spectacle, pour faire résonner la sensibilité de Proust à travers des extraits. Les deux acteurs sont Hélène Patarot et Camille de La Guillonnière.

"Je n'ai rien retenu du côté mondain de Proust, explique Jean Bellorini, pour me concentrer sur la question de la mémoire, de la trace, et du lien". Ce travail-là se marie d'une façon tout à fait miraculeuse avec les souvenirs, avec le fil de l'histoire familiale de la comédienne Hélène Patarot. Celle qui a quitté l'Indochine française lorsqu'elle était enfant, qui a été placée dans le Berry au sein d'une famille d'accueil, a imprimé son empreinte personnelle dans la structure de ce spectacle en remontant le fil de sa propre mémoire. Une ligne invisible s'est ainsi tracée entre les souvenirs d'Hélène Patarot et ceux de la grand-mère de Proust, le tout dans une grande délicatesse pour la mémoire des uns et des autres. "Le personnage de Camille de La Guillonnière, qui est davantage le narrateur, venant rendre visite à cette femme, dans un grand espace qui peut être la salle des fêtes d'une maison de retraite, en réveillant et en nourrissant sa mémoire. Et on se rend compte que l'un nourrit l'autre", dit Jean Bellorini à propos de ce duo. "Hélène Patarot raconte qu'en goûtant à la nourriture vietnamienne que lui a préparée un jour sa mère dans le Berry, elle a senti remonter une partie d'elle-même à travers les saveurs de cette cuisine". On retrouve donc cette reconnexion entre Hélène Patarot et son passé dans *Un Instant*.

Un autre texte est en préparation

Toujours complices, Jean Bellorini et Macha Makeïeff partagent et croisent leur regard sur leurs travaux mutuels. C'est encore le cas là, les costumes et les accessoires de *Un Instant* étant signés par la directrice de La Criée. La création sonore de la pièce ayant été confiée à Sébastien Trouvé.

Actuellement en immersion dans un autre texte immense, *Eugène Onéguine* d'Alexandre Pouchkine (1832), en cours de création au centre dramatique national de Saint-Denis, Jean Bellorini nous confie qu'il sera accompagné d'un dispositif particulier qui pourra le rendre plus voyageur que jamais et pour lequel le public sera équipé de casques.

Cette autre grande aventure de théâtre baigné de littérature (russe) passera aussi par La Criée, du 21 au 25 mai.

Presse étrangère

Marcel Proust, la réfugiée et la mémoire

15 janvier 2019 14 janvier 2019 Rédaction 1dex 0 Commentaires



(PAR JACQUES GUYAZ [DOMAINE PUBLIC])

A voir jusqu'au 27 janvier au TKM à Renens

Marcel Proust n'écrivait pas pour le théâtre. Ce que nous voyons sur la scène du TKM Théâtre Kléber-Méleau, à Renens près de Lausanne, n'est pas une adaptation, mais ce sont les textes bruts de l'homme fragile qui écrivait dans son lit, mis en scène par Jean Bellorini. Ses phrases entrent en résonance avec d'autres propos plus modernes, plus actuels, ceux d'une Vietnamiennne élevée dans les années 50 par une famille d'accueil dans le Berry.

Un instant met en scène quatre personnages. Deux sont devant nous, deux acteurs. Un homme, Camille de La Guillonnière, sobre, précis, le geste sûr, la diction claire, de l'aisance, du charme. Joue-t-il le personnage de Proust? Rien n'est moins sûr. Nous ne connaissons pas son nom. En tous cas, avec lui, les textes de Proust donnent l'impression d'être écrits, comme cela, pour être dits à haute voix. Hélène Patarot, joue cette réfugiée, arrivée en France toute petite pendant la guerre des Français en Indochine. Une formidable présence, lourde, lente, parfois drôle. Il faut l'avoir entendue nous donner des recettes de cuisine vietnamienne. Mais joue-t-elle vraiment ou son histoire est-elle vraie? On ne le saura pas.

Le troisième personnage, c'est la mémoire. Elle flotte autour de leur récit d'enfance, la mère que l'on veut garder près de soi, celle qui est décédée à l'hôpital et dont on ne se souvient pas. Et puis il y a les grand-mères qui, elles aussi, finissent par mourir. La mémoire est cet étrange personnage qui rôde au-dessus de nos têtes, que l'on déforme, qui s'étire, que l'on croit fidèle, mais est-on vraiment sûr de ces souvenirs d'enfance? Et d'ailleurs la



mémoire existe-t-elle vraiment ou n'est-elle qu'une invention perpétuelle?

Et puis le personnage principal de ce très beau spectacle, c'est le langage. D'abord la phrase de Proust, qui étend la langue française jusqu'à sa limite la plus extrême de finesse et de subtilité en frôlant le maniérisme sans y tomber. Avec ses subjonctifs, sa syntaxe parfaite, nous entendons une langue presque morte, mais que nous comprenons parfaitement, qui nous renvoie à un monde disparu, sans écran, mais sans nostalgie non plus.

Il y a aussi la parole de la réfugiée, un français simple, élégant, sans fioritures et qui résiste parfaitement face à Proust, ce géant de la littérature que tout le monde connaît mais que (quasiment) personne ne lit. Les mots sont presque indépendants des personnages, ils existent en soi. Ils prennent leur envol et les comédiens doivent sans cesse les rattraper.

Le décor étonnant – des chaises, quelques bancs une pièce surélevée, en hauteur, irréaliste – pourrait figurer une maison de retraite, un hôpital psychiatrique, un jardin public, mais c'est sans importance. Un instant se joue jusqu'au 27 janvier. Il reste des places. Allez-y! C'est un des spectacles les plus étonnants de la saison.



Gesamt

Coopération Gesamt
4002 Bâle
0848 400 044
www.cooperation-online.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines populaires
Tirage: 618'893
Parution: hebdomadaire



Page: 29
Surface: 117'652 mm²



Ordre: 3003229
N° de thème: 833.014
Référence: 72193653
Couverture Page: 1/3

«L'impossible devient possible au théâtre»

Connu pour ses mises en scène basées sur le jeu physique des comédiens, les masques et la musique, Omar Porras joue son propre rôle dans «Ma Colombine», dès le 18 janvier à Genève. Rencontre de l'acteur, metteur en scène et directeur de théâtre.

INTERVIEW LAURENCE DE COULON **PHOTOS** DARRIN VANSELOW

Omar Porras arrive avec une heure et demie de retard à l'interview. C'est que ce soir, à Renens, au Théâtre Kléber-Méleau qu'il dirige depuis 2014, il y a une soirée spéciale pour le public, un bal littéraire. Et pendant toute la semaine, il a travaillé sur *Ma Colombine*, une pièce écrite par Fabrice Melquiot, directeur du théâtre Am Stram Gram à Genève, et inspirée par sa propre histoire.

Ni une jeunesse passée à se former à Paris avec acharnement, ni la création en 1990 du Teatro Malandro à Genève, ni son succès public et critique au niveau européen, n'aura suffi à adoucir la sensibilité exacerbée de l'artiste. L'homme de théâtre, né à Bogota en 1963, refuse de poser là où on le voudrait pour les photographies. «Je ne suis jamais assis là, ce ne serait pas naturel. Avec une photo, il est question de l'image de soi. On prend quelque chose de vous. On ne devrait pas banaliser ça.»

C'est la fin d'une semaine de répétitions. Très fatigué?

Oui, je viens de sortir d'une répétition. Ça demande beaucoup de concentration, de donner beaucoup de soi, pour être au rendez-vous avec l'instant, avec une matière insensible. C'est un moment magnifique.

Dans *Ma Colombine*, vous jouez

votre propre rôle.

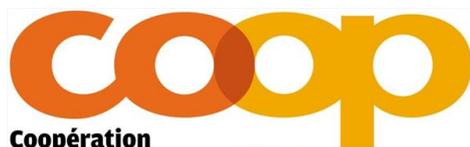
Je ne dirais pas ça comme ça. Au théâtre, on ne peut pas jouer son propre rôle. Je prends des éléments de mon histoire qui ont été poétisés par Fabrice Melquiot. A partir de cette matière, il a construit un personnage qui n'est pas moi, mais plutôt quelque chose qui a été chez moi une fois.

.....
«Le théâtre a toujours été ma maison, ouverte aux nuages et aux anges»

Cela a-t-il un rapport avec la mémoire?

Oui, les souvenirs, on les transforme, on les héroïse. Fabrice Melquiot m'a donné toute une forêt fabuleuse dans laquelle je me reconnais, des éléments de mon enfance, de mon adolescence. Je prends l'eau et les feuilles de cette forêt, ses ressources, et je les mets sur un plateau.

Cette pièce est accessible aux enfants dès 8 ans. Est-ce que cela change quelque chose par rapport à votre travail habituel?



Coopération

Gesamt

Coopération Gesamt
4002 Bâle
0848 400 044
www.cooperation-online.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines populaires
Tirage: 618'893
Parution: hebdomadaire



Page: 29
Surface: 117'652 mm²



Ordre: 3003229
N° de thème: 833.014

Référence: 72193653
Coupure Page: 2/3

J'essaie de le faire avec une délicatesse encore plus aiguë, parce qu'il s'agit de se confronter au jeune public, à l'imaginaire virtuose de l'enfant.

Comment est née cette collaboration avec Fabrice Melquiot?

Je voulais faire un solo depuis très longtemps. Je pense que cette histoire est presque née à mon arrivée en Europe. J'étais un jeune apprenti comédien du maître Jacques Lecoq. Je travaillais comme un fou pour payer une partie de ses cours. Je ne pouvais pas me permettre de suivre toute l'école. Un jour, il m'a demandé pourquoi je faisais tous ces efforts.

Qu'avez-vous répondu?

J'étais sans papiers à Paris, et je savais que je devrais peut-être quitter l'Europe du jour au lendemain, même si je n'en avais pas peur.

C'est sans doute prétentieux, mais je voulais pouvoir raconter cette expérience à tous les jeunes comme moi qui auraient voulu partir mais n'avaient pas pu le faire. Je voulais pouvoir porter ce message d'espoir de l'autre côté de l'océan.

Qu'est-ce qui vous intéresse le plus dans le théâtre?

De semer cette petite graine de la curiosité, de la volonté et de la discipline. De la discipline parce que ce mot vient de disciple, celui qui apprend.

Tout le monde ne va pas voir des pièces. Comment convaincre quelqu'un?

→ Quand j'étais jeune, j'ai eu un jour une sensation, une étincelle qui ne s'est pas éteinte. Une vision. J'ai senti, et en même temps je savais, que le théâtre était le seul endroit où l'impossible devenait possible. Au théâtre, l'ordinaire devient extraordinaire. Contrairement

au cinéma et à la télévision, les comédiens sont là en chair et en os. On peut voir ce qu'ils sont capables de faire avec leurs corps, de faire naître un nouveau mot avec un clin d'œil.

Qu'est-ce que le théâtre pour vous?

Comme le disait un poète, dans un théâtre, il y a tous les théâtres du monde. Un théâtre est peuplé de forêts enchantées, d'aigles majestueux, d'éléphants invisibles, d'esprits bienfaisants.

Qu'est-ce qui se passerait s'il n'y avait plus de théâtre?

Tant qu'il y aura des hommes, il y aura le théâtre. Lorsqu'on voit un feu, comme lorsqu'on voit un clown ou un enfant jouer, ce sont là les preuves les plus pures de ce qu'est le théâtre: l'imaginaire.

A quoi ressemble une journée d'Omar Porras?

Il n'y en a aucune qui ressemble à une autre. Chacune est une nouvelle vie, parce qu'on se réveille avec de l'espoir, ou une illusion, ou une fatigue, et elle se construit pas à pas. Regardez notre rencontre. Vous avez eu le courage d'attendre. Et moi, mon énergie me disait de ne pas être là, de ne pas poser, de ne pas prendre de photos dans un cadre qui ne m'est pas naturel, et tout ça s'est quand même fait!

Est-ce que vous diriez que le théâtre Kléber-Méleau est votre deuxième maison?

Quand je suis entré ici, j'ai encore eu cette pensée: que c'est beau d'arriver à la maison. Le théâtre a toujours été ma maison, ma maison sans murs ni toit, ouverte aux nuages et aux anges. C'est dans le texte de *Ma Colombine*: «Le théâtre, c'est mon microscope, mon

télescope.»

Qu'est-ce que vous attendez pour cette nouvelle année?

Ce que j'attends, c'est que nous soyons tous capables de prendre conscience du merveilleux de la nature, source de vie. Nous sommes des créatures privilégiées et avons décidé de voir la richesse de notre planète et de tirer profit de ses entrailles. Ça ne va pas.

Quel serait votre souhait?

Que nous soyons capables de vénérer Pachamama, mère de tous, comme l'appelaient mes ancêtres. Si je pouvais faire un vœu, ce serait que nous puissions tous faire au moins un geste en conscience envers la Pachamama qui nous donne le pain, l'eau, l'air, la vie.

Vous parlez de la Pachamama. Qu'y a-t-il de colombien en vous?

Quand je suis arrivé en Europe à 20 ans, c'était une nouvelle naissance, j'ai appris que je n'étais pas Colombien, heureusement: que j'étais universel, à la fois Oriental, Africain, Asiatique.

Est-ce que vous mangez colombien avec vos amis?

Je mange de tout avec mes amis. Disons que je n'ai pas le manque de mon pays.

Qui êtes-vous, en une phrase?

Je suis un être humain comme tous les autres qui essaie de ne pas perdre la conscience de la chance que j'ai d'être là maintenant avec vous, dans un théâtre, conscient de cet endroit où je me trouve en tant qu'artiste, en tant qu'homme, à partager les valeurs et les interrogations de la vie, à partager avec les autres, les différences et les joies. ●

«MA COLOMBINE» EN CRÉATION

Omar Porras sera sur scène avec «Ma Colombine», un texte inédit de Fabrice Melquiot, au Théâtre Am Stram Gram de Genève du 18 au 27 janvier - réservations au 022 735 79 24 - puis au Théâtre Kléber-Méleau du 5 au 17 mars - réservations au 021 625 84 29 ou via Internet sur:

 www.tkm.ch/billetterie

Omar Porras lors de notre interview: «Chaque journée est une nouvelle vie et se construit pas à pas.»





Marcel Proust, la réfugiée et la mémoire

on 14 janvier 2019 in Théâtre - Jacques Guyaz

Marcel Proust n'écrivait pas pour le théâtre. Ce que nous voyons sur la scène du TKM Théâtre Kléber-Méleau, à Renens près de Lausanne, n'est pas une adaptation, mais ce sont les textes bruts de l'homme fragile qui écrivait dans son lit, mis en scène par Jean Bellorini. Ses phrases entrent en résonance avec d'autres propos plus modernes, plus actuels, ceux d'une Vietnamiennne élevée dans les années 50 par une famille d'accueil dans le Berry.

Un instant met en scène quatre personnages. Deux sont devant nous, deux acteurs. Un homme, Camille de La Guillonnière, sobre, précis, le geste sûr, la diction claire, de l'aisance, du charme. Joue-t-il le personnage de Proust? Rien n'est moins sûr. Nous ne connaissons pas son nom. En tous cas, avec lui, les textes de Proust donnent l'impression d'être écrits, comme cela, pour être dits à haute voix. Hélène Patarot, joue cette réfugiée, arrivée en France toute petite pendant la guerre des Français en Indochine. Une formidable présence, lourde, lente, parfois drôle. Il faut l'avoir entendue nous donner des recettes de cuisine vietnamienne. Mais joue-t-elle vraiment ou son histoire est-elle vraie? On ne le saura pas.

Le troisième personnage, c'est la mémoire. Elle flotte autour de leur récit d'enfance, la mère que l'on veut garder près de soi, celle qui est décédée à l'hôpital et dont on ne se souvient pas. Et puis il y a les grand-mères qui, elles aussi, finissent par mourir. La mémoire est cet étrange personnage qui rôde au-dessus de nos têtes, que l'on déforme, qui s'étire, que l'on croit fidèle, mais est-on vraiment sûr de ces souvenirs d'enfance? Et d'ailleurs la mémoire existe-t-elle vraiment ou n'est-elle qu'une invention perpétuelle?

Et puis le personnage principal de ce très beau spectacle, c'est le langage. D'abord la phrase de Proust, qui étend la langue française jusqu'à sa limite la plus extrême de finesse et de subtilité en frôlant le maniérisme sans y tomber. Avec ses subjonctifs, sa syntaxe parfaite, nous entendons une langue presque morte, mais que nous comprenons parfaitement, qui nous renvoie à un monde disparu, sans écran, mais sans nostalgie non plus.

Il y a aussi la parole de la réfugiée, un français simple, élégant, sans fioritures et qui résiste parfaitement face à Proust, ce géant de la littérature que tout le monde connaît mais que (quasiment) personne ne lit. Les mots sont presque indépendants des personnages, ils existent en soi. Ils prennent leur envol et les comédiens doivent sans cesse les rattraper.

Le décor étonnant – des chaises, quelques bancs une pièce surélevée, en hauteur, irréaliste – pourrait figurer une maison de retraite, un hôpital psychiatrique, un jardin public, mais c'est sans importance. Un instant se joue jusqu'au 27 janvier. Il reste des places. Allez-y! C'est un des spectacles les plus étonnants de la saison.

Jacques Guyaz

A voir jusqu'au 27 janvier au TKM à Renens.

Domaine Public

Tags: Camille de la Guillonnière , Hélène Patarot , Marcel Proust , TKM

Presse web

WANDERERSITE

le 23 novembre 2018

Un Instant de Jean Bellorini d'après Marcel Proust, Théâtre Gérard Philipe 2018/2019

Le temps suspendu

Par David Verdier – En ligne

"Un instant" d'après À la recherche du temps perdu de Marcel Proust

Adaptation Jean Bellorini, Camille de La Guillonnière et Hélène Patarot

Mise en scène, scénographie et lumière : Jean Bellorini

Avec : Hélène Patarot, Camille de La Guillonnière

Musicien : Jérémy Peret

Costumes et accessoires : Macha Makeïeff

Création sonore : Sébastien Trouvé

Assistanat à la scénographie : Véronique Chazal

Une production Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis

Coproduction Les Théâtres de la Ville de Luxembourg, TKM Théâtre Kléber-Méleau, Renens, Théâtre de Caen, La Criée - Théâtre national de Marseille.

17 novembre 2018 au Théâtre Gérard Philipe à Saint-Denis

Adapter Proust au théâtre est une entreprise aussi démesurée que déraisonnable, comme en témoigne la récente tentative infructueuse de Krzysztof Warlikowski à Chaillot, cherchant dans la multiplicité des identités une manière de mettre en scène toutes les facettes de la mondanité proustienne. Antithèse parfaite de cette production décevante, "Un instant" de Jean Bellorini concentre sa mise en scène sur deux acteurs, naviguant dans un réseau d'échos et de correspondances intimes. Cette approche mêle au parcours mémoriel de la Recherche des éléments empruntés à la propre histoire des deux interprètes, Hélène Patarot et Camille de La Guillonnière. Spectacle délicat et puissant, "un instant" explore avec brio la naissance d'un univers intime né de la rencontre entre les objets et les êtres – moment à la fois fugace et suspendu qui pénètre l'essence de la narration.



Hélène Patarot et Camille de La Guillonnière © Pascal Victor

"Un instant"... comme une main qui se lève ou un ami qui vous retient par la manche. Nous voilà happés, arrêtés – contraints de nous asseoir, de *perdre* notre temps, de *nous perdre*. Le cadre de scène nostalgiquement désuet de cette salle Roger Blin a des airs de Bouffes du Nord, que font mentir les neuves rangées de bancs de bois clair de coussins écarlates. Sur scène, un décor en deux parties : à jardin et un peu partout sur le sol de la scène, des amoncellements de chaises dont on devine qu'elles ont été empilées à la hâte, comme on débarrasse une salle de restaurant le soir, après le dernier service. À cour, une grande échelle tombant des cintres et perçant de haut en bas une chambre suspendue au-dessus du sol. Le Narrateur fait son apparition en descendant lentement cette échelle comme on pénétrerait pas-à-pas et ligne à ligne dans les profondeurs de la mémoire.

Partant du principe que le souvenir est ce mouvement de va-et-vient entre l'objet et la conscience individuelle, la question devient alors : que contient l'objet de nous-mêmes ? quelle part de l'objet dort en nous ? Le spectacle de Jean Bellorini met en scène cette relation circulaire qui structure la Recherche proustienne. Plutôt que de donner dans le récit in-
extenso et la peinture mondaine, il réduit au dialogue entre deux personnages – le Narrateur et la Grand-mère – et réduit la trame narrative générale à une suite d'extraits du texte proustien. Ce couple se décline dans le roman et dans la vie avec le narrateur et Françoise ou bien Marcel Proust et Céleste Albaret. Jean Bellorini fait dialoguer fiction et réalité, montrant par exemple cette grand-mère assise, comme abattue par l'ennui ou le chagrin et dont on découvre qu'il ne s'agit pas à proprement parler (du moins au début) de la Grand-mère de la Recherche.

Parti sur le projet d'une visite du Narrateur à un praticien – laquelle visite étant le déclencheur de la remémoration et du récit autobiographique – Bellorini s'est orienté par la suite vers la rencontre de deux personnages qui revisitent chacun leurs passés respectifs. On se perd souvent dans ce parcours ininterrompu, passant des souvenirs d'une enfance marquée par la guerre d'Indochine et l'exil à ceux, bien connus, de Combray et la géographie des noms de lieux. Des traits d'unions surgissent à l'improviste dans la densité brouillonne de ces allusions au Berry, à la cuisine vietnamienne, aux trois petits coups que l'on frappe contre un mur ou encore une bottine que l'on relace. La langue fait défiler les images et les sons, dessinant les arabesques des deux trajectoires mémorielles. C'est alors l'apparition du thème de la mémoire que l'on déplie et que l'on explore, allusion proustienne aux origamis japonais que l'on plonge dans de l'eau et qui révèlent leurs formes cachées. C'est également le cas des papillotes qui déploient le texte dans des fameux méandres digressifs – méthode utilisée par Proust pour trouver une forme de commodité à l'expansion perpétuelle de son manuscrit. Bellorini emprunte à la rêverie et au surgissement surréaliste pour montrer ces empilements de chaises qui se déplient à l'arrière-scène ou le lit-picot, surgissement du passé indochinois et réminiscence du divan de la psychanalyse, que la grand-mère déplie pour s'y allonger.

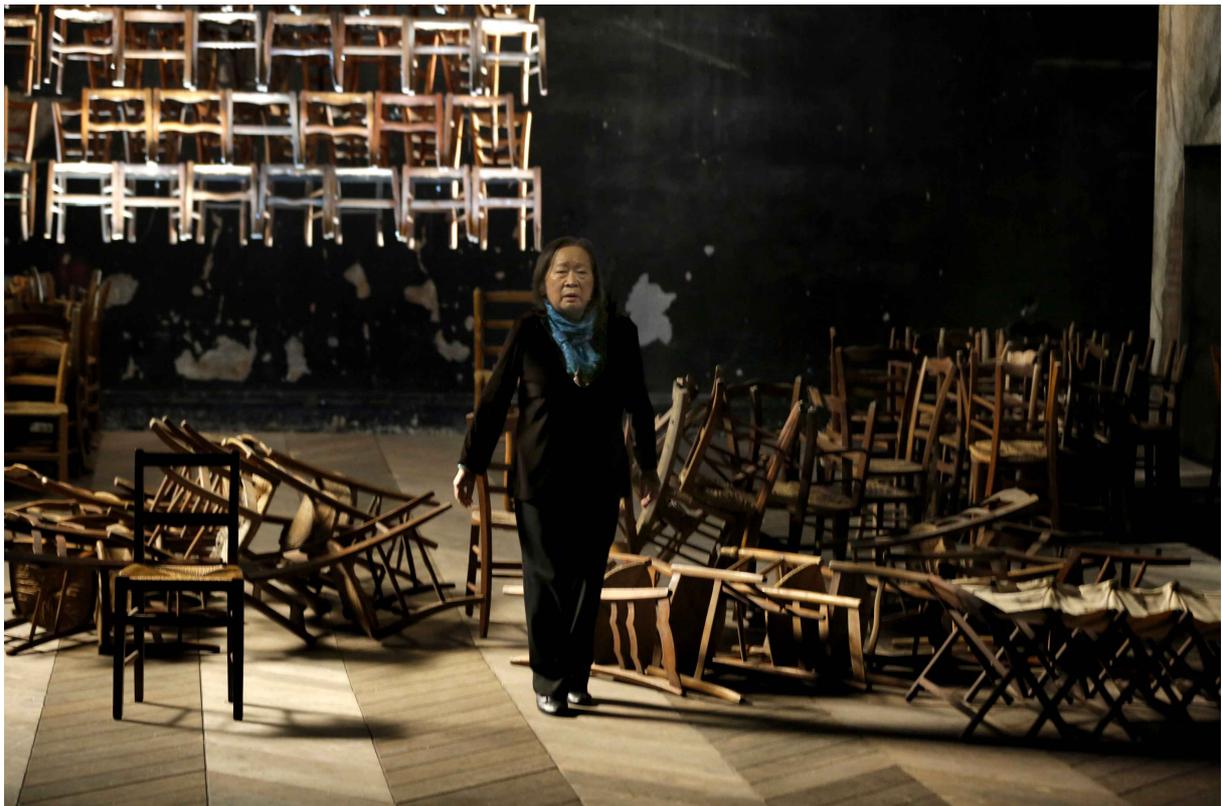


Hélène Patarot et Camille de La Guillonnière © Pascal Victor

Spectacle-palimpseste par excellence, "Un Instant" ne laisse pas le spectateur s'installer dans une forme de paresse intellectuelle qui ferait défiler sous ses yeux une Recherche du Temps perdue réduite à des scènes célèbres, comme un album de cartes postales que l'on feuillette. Le théâtre n'est pas adaptation mais force souveraine qui plonge dans le texte et dans la structure-même de la phrase infinie pour y tresser un réseau étroit d'images et

d'échos. La présence subtile d'un accompagnement musical égrène les silences comme on regarde la poussière tournoyer dans un rayon de lumière. Tandis que passent les fantômes du Temps, décliné par une palette musicale qui va de l'inévitable Léo Ferré au *Filiae maestae* de Vivaldi, en passant par un curieux extrait de Piazzola dont on jugerait qu'il imite à la perfection la Sonate ou le quatuor de Vinteuil.

Les frêles silhouettes d'Hélène Patarot et Camille de La Guillonnière contrebalancent à elles seules, la stature et l'ampleur délirantes d'un texte somme toute peu "théâtral", qui transforme l'interprétation en tour de force. Idéal en Narrateur adulescent promenant naïvement son premier duvet, Camille de La Guillonnière plonge sa diction dans une sorte de gouaille sévère, presque boudeuse quand il s'agit d'évoquer la scène du baiser maternel. La Grand-mère d'Hélène Patarot fait ressurgir en un tournemain le souvenir de sa propre grand-mère, imitée en quelques phonèmes savoureux, mais sait également imposer un silence bouleversant pour dire la souffrance de la jeune fille face à son passé. L'ultime image résonne d'un écho quasi rimbaldien – une sorte de "Quoi? – L'Eternité." qui, dans la chute d'une ampoule venant s'écraser au sol, répond à cet "instant" qui servait de titre tandis que résonne en voix off cette citation de Sodome et Gomorrhe: *"J'aurais voulu faire constater aux sceptiques que la mort est vraiment une maladie dont on revient"*.



Hélène Patarot © Pascal Victor

/ critique / Tendresse Proustienne

20 novembre 2018/dans À la une, Béziers, Caen, Marseille, Perpignan, Saint-Denis, Théâtre /par Stéphane Capron



Un Instant Jean Bellorini photo Pascal Victor/ArtComPress

Jean Bellorini nous plonge dans l'œuvre gigantesque de Proust, A la recherche du temps perdu, avec Hélène Patarot et Camille de La Guillonnière, en extirpant les passages consacrés à l'enfance. Ils sont mêlés aux propres souvenirs d'Hélène Patarot. Un beau moment d'émotion.

Avec le temps de **Léo Ferré** installe la nostalgie sur le plateau, dans l'immensité de la scénographie ; une grande salle des fêtes déserte et encombrée par des dizaines de chaises empilées ou suspendues dans les airs. La chambre de Camille, le narrateur, est elle aussi suspendue à cour.

Un instant, ce sont des fragments de vie liés à l'enfance. Ceux racontés par Proust dans son œuvre emblématique, et ceux plus personnels de la vie d'**Hélène Patarot**. Pour entrer dans l'écriture de Proust, Jean Bellorini a proposé à la comédienne de se mettre à nue. L'actrice raconte à Camille de La Guillonnière, narrateur et médecin qui l'aide à reconstruire sa mémoire, ses souvenirs de petite fille. Son départ d'Indochine avec sa famille, sa séparation avec ses trois frères puis son placement dans sa famille nourricière dans le Berry. Ils se tiennent la main, puis se baladent, bras dessus, bras dessous dans la salle, disparaissant par moment derrière le gradin.



Héléne Patarot dans *Un Instant* photo Pascal VictorArtComPress

Ce nouveau spectacle de Jean Bellorini est un double hommage. A Proust bien sûr, dont la beauté des extraits choisis peut donner envie en se (re)plonger dans cette œuvre immense, et à Héléne Patarot. Quelle actrice, quel parcours impressionnant dans l'histoire du théâtre français. Elle a été de l'aventure du *Mahabharata* de **Peter Brook**, elle a joué sous la direction de **Simon Mac Burney** et de **Vanessa Redgrave**. Et avec Camille de La Guillonnière, qui a été de pratiquement toutes les productions de Jean Bellorini, elle forme un couple d'une grande tendresse. Tous les deux nous bercent dans **un voyage nostalgique qui interroge la mémoire de chacun.**

Stéphane CAPRON – www.sceneweb.fr

UN INSTANT

D'APRÈS À LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU DE Marcel Proust

MISE EN SCÈNE Jean Bellorini

Avec Héléne Patarot, Camille de La Guillonnière

Musicien Jérémy Peret

Adaptation Jean Bellorini, Camille de La Guillonnière et Héléne Patarot |

Scénographie et lumière Jean Bellorini | Costumes et accessoires Macha Makeïeff

| Création Sonore Sébastien Trouvé | Assistanat à la scénographie Véronique

Chazal

Production Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis

Coproduction Les Théâtres de la Ville de Luxembourg, TKM Théâtre Kléber-

Méleau, Renens, Théâtre de Caen, La Criée – Théâtre national de Marseille.

durée : 1 h 40

Théâtre Gérard Philipe

14 Novembre 2018 – 9 Décembre 2018

du mercredi au samedi à 20 h, dimanche à 15 h 30

relâche le mardi

- *les 14 et 15 décembre 2018, Les Théâtres de la Ville de Luxembourg*
- *du 8 au 27 janvier 2019, TKM-Théâtre Kléber-Méleau, Renens (Suisse)*
- *du 13 au 16 mars, La Criée, Théâtre national de Marseille*
- *les 20 et 21 mars, Théâtre de l'Archipel, Scène nationale de Perpignan*
- *les 26 et 27 mars, Théâtre de Caen*
- *les 4 et 5 avril, Hérault Culture, Domaine départemental de Baysan, Béziers*

LE QUOTIDIEN DU SPECTACLE VIVANT EN EUROPE DEPUIS 2003

RUE DU THÉÂTRE .EU



9002,009002,00900297642954..463804388650127360.



[imprimer](#)

AA+ | AA- |

Critique - Théâtre - Saint-Denis

Un Instant

Deux papillons de la mémoire

Par Noël TINAZZI



Noël TINAZZI Paris

[Contact](#)

Publié le 23 novembre 2018

Au TGP de Saint-Denis, Jean Bellorini met en scène des épisodes de « A la recherche du temps perdu », de Marcel Proust, qui ont trait au travail de la mémoire. Avec maestria, les deux acteurs dialoguent sur le passé en réveillant des souvenirs chers.

Pas évident de faire de l'oeuvre si singulière de Marcel Proust un objet de théâtre. La mission paraît d'autant plus impossible que le style de l'écrivain, avec ses phrases longues et tortueuses, ses façons de laisser libre cours à la voix intérieure si personnelle qui l'habite, semblent absolument irréductibles à la scène. Surtout si les morceaux choisis ne concernent pas des dialogues ou des épisodes de la vie mondaine que l'écrivain s'amusait à raconter dans « À la recherche temps perdu », ce qui serait une facilité que s'interdit Jean Bellorini.

Sur le papier, la solution proposée par le metteur en scène laisse sceptique. Sur la scène, elle apparaît finalement la meilleure possible. Elle consiste à faire dialoguer deux acteurs, chacun des deux incarnant et racontant une histoire propre. Une dame âgée et un jeune homme qui, aux deux extrémités de la vie, évoquent le même travail de restitution du passé, elle avec ses mots propres, lui avec ceux de Proust comme si c'était les siens.

Posée sur un parquet, la scène est encombrée d'amas de chaises entassées qu'on imagine comme un enchevêtrement de neurones. Au dessus, suspendue en porte-à-

faux sur le vide, une grosse boîte à laquelle on accède par une échelle; c'est la chambre de l'écrivain, celle de son enfance, dans la maison familiale de vacances à Combray, ou celle du boulevard Haussmann, à Paris, un cocon qu'il avait fait capitonner pour mieux s'isoler du monde et travailler à son œuvre. Tout le spectacle va consister en un va-et-vient entre ces deux lieux et entre la parole de chacun de ces deux acteurs, tels deux papillons voletant de concert et butinant sur les champs fleuris du souvenir, accompagnés par la guitare de JérémY Péret.

A main gauche, se tient Hélène Patarot, délicieuse conteuse, qui joue une vieille dame souffrant visiblement de troubles de la mémoire. Elle tente laborieusement de se remémorer des épisodes de son passé de petite fille émigrée du Viet Nam, son arrachement à sa grand-mère sur le bateau qui l'amenait dans ce pays mystérieux et lointain, la France. Suivront quantité d'autres souvenirs tirés du néant. Dont la savoureuse visite de sa mère dans la maison d'accueil où elle avait été placée, dans le Berry.

Travail d'archéologue

A main droite, le très élégant Camille de la Guillonnière aide la vieille dame avec beaucoup de bienveillance, comme un thérapeute, dans ce travail d'excavation de la mémoire. Il connaît son histoire, elle la lui a déjà racontée. Lui est mieux armé qu'elle pour effectuer ce travail d'archéologue. Depuis sa plus tendre enfance, il a pris l'habitude de traquer le processus mystérieux du souvenir, ses liens avec ce qu'il appellera « les intermittences du cœur », il en a fait le sujet même de son œuvre-fleuve, s'attachant à décrire avec une précision maniaque l'instant de la révélation.

La souffrance quotidienne associée à l'heure du coucher qui entraîne la séparation d'avec sa mère; la séparation (définitive cette fois) avec sa grand-mère, terrassée après « une attaque », et quantité d'autres, irrésistiblement drôles ou infiniment tristes, qui à la faveur d'une sensation ressurgissent soudain du passé.... Ces épisodes et les différents acteurs qui les traversent, Camille de la Guillonnière les retrace avec maestria, se démultipliant en plusieurs personnages.

Au bout de presque deux heures de spectacle, on regrette que cette conversation s'arrête, on voudrait prolonger indéfiniment ces instants privilégiés qui suspendent la marche temps...

TOUTE LA CULTURE

20 novembre 2018 | PAR Lisa Bourzeix

Théâtre



« Un instant » de Jean Bellorini nous invite à un voyage poétique dans la vallée des souvenirs

C'est au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis qu'avait lieu la première représentation de la nouvelle création du metteur en scène Jean Bellorini. C'est à travers les textes de Marcel Proust que Hélène Patarot et Camille de La Guillonière se révèlent.

★★★★★

Ce mercredi soir à Saint-Denis c'est salle comble. Et c'est tous ensemble que les spectateurs vont faire ce voyage émouvant dans le monde passionnant des souvenirs. Après s'être attaqué aux *Frères Karamazov* de Dostoïevski c'est maintenant *A la Recherche du Temps Perdu*, l'oeuvre mythique de Marcel Proust, que Jean Bellorini met en scène. Et c'est dans cet univers poétique que nous allons être immergés pendant plus d'une heure et demie.

Un duo complice qui abat le quatrième mur

Ils sont trois sur cette grande scène : Hélène Patarot, Camille de La Guillonière et le musicien live Jérémy Péret. Mais leurs présences suffisent à remplir l'espace de la scène, déjà, mais celui de la salle toute entière, aussi. L'histoire qu'elle lui raconte c'est celle d'une petite-fille d'immigrés vietnamiens qui ont tout quitté pour venir en France, obligés de fuir leur pays. Mais c'est aussi la vie à la campagne dans une famille d'accueil du Berry. Cette histoire elle est faite d'odeurs de cuisine, de mémoire du goût et même d'accents qu'elle imite avec sensibilité. Pour lui c'est un peu différent, ces souvenirs ce sont ceux de la campagne, accompagnée par une grand-mère capable d'énumérer le nom des fleurs à l'infini et qui, de la même manière, s'épanouissait dans ces éternels tours de jardins. Ce récit c'est celui de Proust, celui de Combray et du *Temps Retrouvé*. C'est aussi la remémoration de moments moins gais, d'une tristesse infinie. Et ces récits s'entremêlent avec les textes de Proust qui coïncident, fluides, avec ces souvenirs d'un autre temps. La musique n'a de cesse d'accompagner avec grâce et discrétion ces témoignages poignants. Ce duo complice fonctionne à la perfection et deux simples mains qui se touchent suffisent à déclencher une émotion venue de loin.

Une scénographie au service de la poésie

C'est une scène tout en profondeur et sur plusieurs niveaux que Jean Bellorini a élaboré pour accompagner ces histoires à la fois singulières et universelles. Ce qui se passe sur le devant de la scène c'est ce qu'on peut voir, ce qu'on peut toucher, les souvenirs conscients, extériorisés. Puis il y a cette chambre en hauteur qui se rapproche un peu du ciel. Celle dans laquelle on peut écrire, réfléchir, comprendre. Il semblerait même qu'il y ait encore un étage, celui duquel on envoie les fameuses madeleines. Et finalement, dans un épisode entre rêve et réalité, emportée par le souvenir de sa grand-mère et portée par le texte de Proust, Hélène Patarot, dans le fond de scène est dominée par ces dizaines de chaises qui lévitent et se meuvent. Et finalement la lumière tombe et se casse. Ce qu'on retiendra de la pensée de Proust c'est cette volonté de » faire constater aux sceptiques que la mort est une maladie dont on revient. «

A voir absolument au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis jusqu'au 9 décembre, relâches le mardi.

Visuels : Pascal Victor ©

UN FAUTEUIL POUR L'ORCHESTRE

20 novembre 2018

À l'affiche, Critiques // Un instant, d'après À la recherche du temps perdu, de Marcel Proust, mise en scène de Jean Bellorini, Théâtre Gérard Philipe CDN

Un instant, d'après À la recherche du temps perdu, de Marcel Proust, mise en scène de Jean Bellorini, Théâtre Gérard Philipe CDN

Nov 20, 2018 | Commentaires fermés sur Un instant, d'après À la recherche du temps perdu, de Marcel Proust, mise en scène de Jean Bellorini, Théâtre Gérard Philipe CDN



© Pascal Victor/ArtcomPress

fff article d'**Isabelle Blanchard**

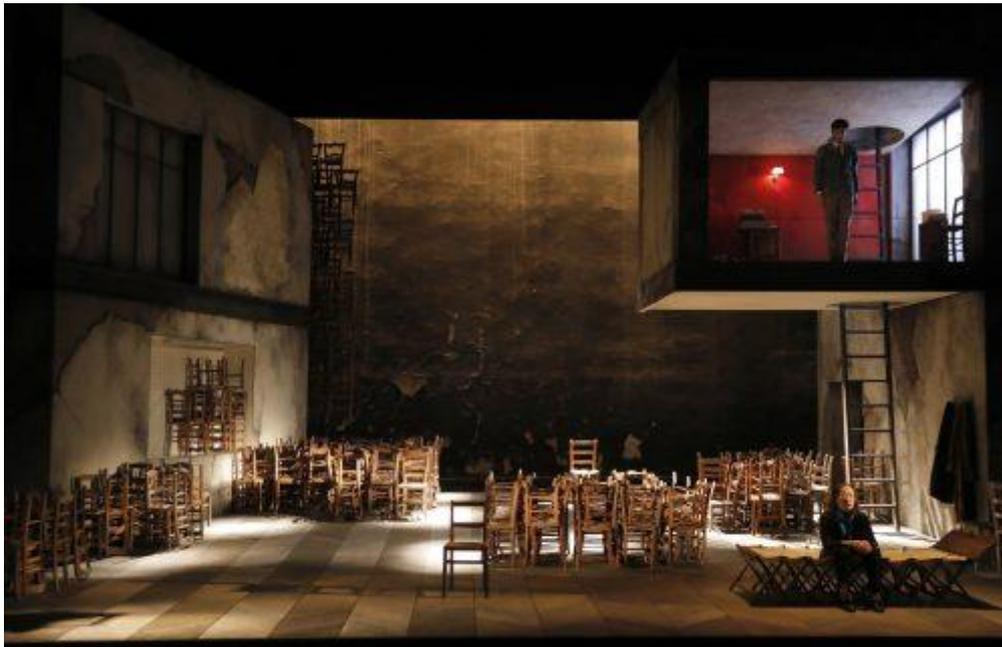
Les deux comédiens entrent en scène, se placent, la lumière s'éteint puis se rallume, ainsi nous convie Jean Bellorini à une plongée dans l'œuvre de Marcel Proust et l'on comprend immédiatement que sa lecture sera intime. Et en effet Jean Bellorini choisit les extraits relatant les souvenirs de l'auteur avec sa mère et sa grand-mère.

Au plateau trois espaces bien distincts sont présentés, un avant-plateau où les personnages sont invités à se souvenir de leur enfance, une pièce en suspension emplies de papiers représentant la chambre dans laquelle Proust s'est enfermé pour écrire et enfin le plateau rempli d'un grand nombre (une centaine) de chaises en bois et paille évoquant ces espaces vides dans notre être, notre mémoire, laissés par nos êtres chers disparus ainsi que nos souvenirs oubliés. Les acteurs, tournent autour, remontent, traversent le plateau devenu mémoire justement. Un plateau si imposant qu'il empêche parfois les sensations d'affleurer chez le spectateur en étant l'opposé exact de la volonté d'intimité recherchée par le metteur en scène.

L'écriture de Proust est là aussi fine, ciselée, précise et évocatrice de sentiments et de sensations. Les deux comédiens, qui ont participé à l'adaptation sont exceptionnels. Camille de la Guillonière incarne et nous livre un Proust adulte et aussi enfant. Un enfant tel qu'imaginé. À travers la lecture et on y croit. Hélène Patarot, toute en nuance et profondeur nous relate sa propre enfance, sa fuite d'Indochine et les années qui suivirent, passées dans le Berry. Les deux enfances se font ainsi écho de manière troublante. La mémoire est sollicitée, elle rejaillit et donne au présent une teinte mélancolique. L'humour jaillit aussi, des rires fusent lorsque les souvenirs se font cocasses.

La musique est en direct grâce au guitariste Sébastien Trouvé qui instille de douces mélodies entre les dialogues et enregistrée avec notamment *Avec le temps* de Léo Ferré mais aussi des espaces sonores qui nous emportent vers des lieux champêtres.

C'est une douce et tendre invitation à la mélancolie. Une amorce à une réflexion sur notre manière de vivre, survivre à la perte d'un être cher, et aussi au deuil d'une époque révolue.



© Pascal Victor/Artco

Un instant, mise en scène de Jean Bellorini

Avec Hélène Patarot, Camille de La Guillonnière

Musicien Jérémie Peret

Adaptation Jean Bellorini, Camille de La Guillonnière et Hélène Patarot

Scénographie et lumière Jean Bellorini

Costumes et accessoires Macha Makeïeff

Création Sonore Sébastien Trouvé

Assistanat à la scénographie Véronique Chazal

Du 14 novembre au 2 décembre 2018

Du lundi au samedi à 20h, le dimanche à 15h30

Durée 1h45

Théâtre Gérard Philipe CDN

59, boulevard Jules-Guesde

93 207 Saint-Denis Cedex

www.theatregerardphilipe.com

Réservation par téléphone : 01 48 13 70 00

Par mail : reservation@theatregerardphilipe.com